

DISCUSSIONE SULLE RELAZIONI PRECEDENTI *

GREGORY M. Delatte, la recherche des champs notionnels me semble très intéressante: j'aimerais comprendre mieux comment vous les définissez, puisque c'est là le problème central.

DELATTE La méthode est purement expérimentale à l'heure actuelle. Les mots d'un texte ayant été rangés en ordre de fréquence décroissante, à l'aide de dictionnaires notionnels, nous nous efforçons de regrouper les mots dans des champs qui nous sont suggérés par ces dictionnaires. Je crois que la méthode s'améliorera au fur et à mesure que nous aurons d'autres oeuvres analysées.

GREGORY Partant des dictionnaires on utilise un matériel provenant d'auteurs et d'époques différents: on estime donc possible — et scientifiquement utile — de créer des champs notionnels en dehors de contextes historiquement déterminés, sur la base de l'analyse des fréquences. Et ces champs notionnels, évidemment sont utilisés ensuite pour l'étude d'auteurs et de textes différents.

DELATTE Tout à fait d'accord.

GREGORY C'est de toutes façons une hypothèse de travail très intéressante. Votre recherche est orientée seulement vers des champs notionnels linguistiques ou aussi vers des champs thématiques? Et quel est le rapport entre les deux types de recherche?

* Presiede A. Diemer.

DIEMER Ce sont seulement des champs linguistiques, pas des champs thématiques. Nous avons des relations thématiques, et vous avez seulement des relations linguistiques.

DELATTE C'est ça, oui.

BUSA Un thème assigné à un seul champ notionnel pourrait-il être assigné à plusieurs champs notionnels?

DELATTE S'il est assigné à plusieurs champs notionnels, la recherche sera plus difficile. Mais je le répète, il s'agit d'une étude très expérimentale. Je crois qu'il faudra multiplier les expériences pour se rendre compte de ce qu'on peut en tirer. C'était plutôt la description d'un programme et la méthode est adaptable aussi bien à une critique littéraire qu'à une critique philosophique. Je pense qu'on pourrait appliquer cela à une oeuvre philosophique ancienne pour détecter les thèmes propres à un auteur. Je suis tout à fait d'accord pour reconnaître que le danger et la difficulté résident dans l'établissement des champs notionnels.

QUEMADA Je voudrais revenir un peu sur la distinction que vous faisiez, M. le Président. Je pense que les linguistes ne pourraient pas accepter de voir distinguer la méthode de M. Delatte comme une méthode « linguistique », par rapport à la vôtre qui serait « thématique ». Car il est évidemment « thématique » aussi le procédé qui regroupe des substituts possibles de thèmes qui relèvent d'un domaine, d'une technique, et qui y figurent comme des parents ou des associés. Il y a entre de la psychologie, de la technique, de la logique, et beaucoup d'approches, mais peu ou rien de fonctionnel sur le plan linguistique. Alors, il faut poser une question en vue de trouver une formule un peu plus objective: n'y aurait-il pas quelqu'un parmi nous qui aurait tenté des démarches proprement linguistiques? Nous allons devoir revenir longuement demain sur les méthodes fonctionnelles, car en fait elles sont à la base de toutes les techniques. Pourquoi compilons-nous des index et des concordances? C'est bien pour examiner comment s'or-

ganisent les unités lexicales que nous relevons; peut-être que les séries qui seraient dégagées seraient plus limitées; mais en demandant à l'ordinateur d'essayer de sortir des chaînes de substitutions, un certain nombre de paradigmes formels que nous pourrions obtenir (surtout sur de petits corpus comme ceux sur lesquels vous travaillez) regrouperaient des éléments qui seraient, cette fois, réels, linguistiquement représentatifs de quelque chose.

ROBINET Lors d'une conversation que nous avons eue pendant l'année, M. Delatte m'avait parlé d'approches possibles à l'intérieur des oeuvres de Sénèque, des relations préférentielles entre certains termes dans l'oeuvre. Il y a quelque chose qui m'avait beaucoup frappé, notamment sous l'angle du commentaire de Descartes, c'est dans Sénèque, la « lex » et l'association avec la « natura », c'est-à-dire, la « lex naturae ». J'appellerais, si vous voulez, une association de ce genre: syntagme. Alors, est-ce que vous avez entrepris et poursuivi une mise en évidence de ces principales expressions des textes de Sénèque?

DELATTE Non, pas encore.

ZAMPOLLI Le prof. Delatte a dit que le programme de consultation du dictionnaire analyse en une nuit environ 10.000 mots, si j'ai bien compris le chiffre.

DELATTE Il s'agit bien de 10.000 mots.

ZAMPOLLI J'aimerais avoir des informations sur la stratégie de consultation, puisque je suppose que vous avez un dictionnaire de machine.

DELATTE Oui, bien sûr. Mais vous savez que notre programme d'analyse automatique n'est pas un programme brutal de comparaison, mais un programme de décomposition de chaque mot, lettre par lettre, à partir de la fin du mot. Cela représente pour l'ordinateur, pour chaque mot, la consultation de lexiques impressionnants. Nous travaillons sur un 360/25, qui est une machine lente.

ZAMPOLLI Vous avez dit qu'un chercheur analysait des listings?

DELATTE Oui, maintenant, le philologue n'a plus qu'à consulter les listes que lui offre l'ordinateur. Donc il choisit. Il n'a plus que cela à faire, de sorte que ça va très vite.

ZAMPOLLI Est-ce que vous avez fait des essais avec un écran, un terminal?

DELATTE Nous avons essayé de faire de l'analyse automatique sur console. Ça a été un fiasco.

ZAMPOLLI Nos expériences ont mis en évidence, au contraire, une économie de temps appréciable, mais cela dépend peut-être du fait que notre lemmatisation comprend en réalité diverses opérations distinctes: le choix des lemmes, la sélection des exemples à retenir et leur regroupement par acceptations, etc.

DELATTE Oui naturellement c'est faisable, mais c'est psychologiquement que c'est difficile à réaliser: le philologue qui regarde la console ou l'écran a l'impression que l'ordinateur attend et il a tendance à dire « oui, ça va » pour être tranquille.

ZAMPOLLI Une autre question à propos de votre intéressante communication: dans quel rapport se situent vos recherches avec celles qui sont normalement désignées par le terme de 'content analysis'?

DELATTE Ce n'est pas la même chose. Ici, il s'agit de détecter des associations secrètes, des associations inconscientes qui n'ont rien à voir avec la logique.

ZAMPOLLI Avez-vous des données sur la distribution des fréquences des co-occurrences dans un texte? En d'autres termes, faites-vous une distinction entre le cas où la fréquence d'un champ thé-

matique est répartie de manière plutôt uniforme et le cas où elle est concentrée dans quelques paragraphes?

DELATTE Nous pouvons étudier les fréquences très aisément parce que nous avons des chiffres globaux de fréquence et puis nous avons des chiffres de fréquence dans des contextes très restreints: 9 mots avant, 9 mots après: 18, au total, c'est très peu. En comparant les chiffres de fréquence de l'ensemble avec les contextes restreints, on peut facilement arriver à déterminer des choses fort intéressantes.

ZAMPOLLI Au colloque sur « l'Indexation Maximale » de 1973 à Strasbourg, on a beaucoup discuté sur le thème de l'affidabilité des co-occurrences. Certains en particulier ont soutenu que l'on doit définir comme co-occurrence la présence de deux termes entre lesquels existent des relations syntaxiques bien précises, et non comme la simple présence de deux termes dans un contexte défini uniquement comme une string de *n* mots.

GORCY Je voudrais faire écho à l'observation faite il y a quelques minutes par M. Quemada et aussi à la réflexion que vient de nous livrer M. Zampolli. En effet le problème des associations paradigmatiques nous paraît extrêmement important et au laboratoire du TRÉSOR DE LA LANGUE FRANÇAISE nous avons entrepris depuis plus d'un an l'analyse en vue d'une sélection automatique de ces associations. Sans entrer dans le détail, je voudrais à ce stade de la discussion, m'intéresser à la fois au but recherché et à la méthode suivie. Le but fondamental est de permettre aux rédacteurs d'articles du dictionnaire de maîtriser une documentation riche en exemples grâce à une sélection automatique d'exemples pertinents, le mot étudié se présentant dans un contexte généralement transphrastique associé à des « synonymes » ou à des « antonymes » qui sont en série avec lui. La méthode? Dans un premier temps nous avons travaillé artisanalement, en partant d'un corpus limité à des couples d'adjectifs coordonnés entre eux par *ou*, pour étudier la relation binaire de ces couples et ses implications logiques en les considérant par l'intermédiaire de la théorie des graphes. Une

publication résume le travail entrepris: *Recherche d'associations paradigmatiques et théorie des graphes* par J.P. Michon et M. Potdevin, « Le Français moderne », 1973, n. 4, pp. 433-447. L'étude atteint actuellement un tel niveau que le recours à l'ordinateur est évidemment nécessaire. Pour faire concrètement comprendre de quoi il s'agit, voici quelques exemples: si j'ai les séquences avec deux adjectifs *les sentiments doux ou funestes*, avec deux substantifs adjectivés *un peuple guerrier ou barbare*, avec deux participes passés employés adjectivement *la femme divorcée ou séparée* ou encore celle-ci glanée dans la documentation *dissoute ou nageant dans l'atmosphère*, j'obtiens des séries séparées par *ou* qui ne sont pas dues au hasard. Nous formulons cette hypothèse: « Deux formes de même nature grammaticale reliées par un connecteur commun ont des sèmes communs ». Pour les premiers essais nous avons travaillé sur un corpus de 1.000 séquences prélevées manuellement; nous prévoyons un nombre total de séquences qui sera de l'ordre de 20.000. La recherche est à poursuivre. Nous savons très bien en faisant cela que nous résolvons un problème de praxis immédiate, comme disait tout à l'heure M. Robinet et de nature purement lexicographique. Nous savons aussi que nous tendons grâce à cette recherche à la résolution automatique des polysémies et que, si le programme réussit, l'avenir sera singulièrement plus rose pour la traduction automatique.

HEINTEL Es wurde mehrfach die Frage des Verhältnisses von Wort und Begriff angeschnitten und zwar in spezifischem Zusammenhang der Bedeutung dieser Frage für lexikalische Arbeiten auf dem Gebiete der Philosophie und der Philosophiehistorie. Die Frage beschäftigt besonders auch das Wiener Unternehmen eines « Philosophischen Lexikons der europäischen Tradition ».

Ich meine, daß man aus sprachphilosophischen und aus geschichtsphilosophischen Erwägungen im Rahmen der Philosophie Wort und Begriff nicht in der Weise trennen kann, wie es in manchen Ausführungen vertreten worden ist. Das heißt nicht, daß ich gegen Unternehmungen, wie sie im Laufe des heutigen Tages zur Sprache gekommen sind, etwas einzuwenden hätte. Was sollte man auch gegen solche erstaunlichen Bemühungen zu sagen haben!

Ich frage mich aber, ob sich für die Philosophie hier nicht noch weitere Aspekte ergeben, die man nicht völlig außer Acht lassen sollte. Jedenfalls meine ich von hier aus, daß auch Begriffsllexika in der Philosophie eine wichtige Aufgabe darstellen.

Ich beginne mit einem Hinweis. Hegel hat in seiner *Geschichte der Philosophie* bezüglich Platons die Bemerkung gemacht, daß zum Verständnis seiner Texte häufig ein philosophisches Vorverständnis notwendig sei, da ein bloßes Wortverständnis schlechthin nicht ausreicht, das zu erfassen, was Platon gemeint hat. Die von Hegel angegebenen Beispiele sind überzeugend und ich bitte Sie daher, bei Hegel selbst (Ausgabe Glockner XVIII, S. 189 f.) nachzulesen.

Erlauben Sie mir jetzt, ein wenig übertreibende Schwarzweißmalerei: man kann also im Sinne der Trennung von Wort und Begriff an Texte so herangehen, daß man *alle* Wörter lexikalisch registriert. Es besteht kein Zweifel daran, daß das eine nützliche Sache ist, doch hat ein solches Vorgehen gewissermaßen das Philosophische selbst außer sich, so daß alle eigentliche philosophische Arbeit erst im Nachhinein einsetzen kann. Man könnte zu diesem Vorgehen kritisch sagen, daß es sich bei ihm in der Philosophie ähnlich verhalte wie in einer Geschichtsschreibung, die über ihre Hilfswissenschaften nie hinausginge. Orientieren wir uns statt an dem Umfang der Wörter an dem (wesentlichen) Inhalt der Begriffe, dann haben wir freilich andere Schwierigkeiten. Im Grunde setzt man dann als Auswahlbasis eine Art systematischer Enzyklopädie voraus, wobei man einwenden kann, daß eine solche Systematik natürlich aus unserer Zeit stammt und der Subjektivität der Standpunkte ausgeliefert sei. Demgegenüber wird immer wieder der Begriff der *philosophia perennis* im Sinne Leibnizens zu berücksichtigen sein. Leibniz schreibt (an Remond, 26-8-1714): « Wenn ich die Zeit dazu hätte, so würde ich meine Lehrsätze mit denen der Alten und anderer tüchtiger Männer vergleichen. Die Wahrheit ist weiter verbreitet, als man gemeinhin annimmt, doch tritt sie uns sehr häufig geschminkt entgegen oder stellt sich uns verummmt, ja geschwächt, verstümmelt und durch fremde Zutaten, die ihren Wert und Nutzen verringern, verderbt dar. Wenn man die Spuren der Wahrheit bei den Alten, oder, um

allgemeiner zu reden, bei den Vorgängern kenntlich machte, so würde man das Gold aus dem Kot, den Diamanten aus seiner Mine und das Licht aus der Finsternis ziehen, und es wäre das in der Tat *perennis quaedam philosophia*». Außerdem aber erhebt sich hier die Frage, ob wir dem Risiko einer so verstandenen Systematik der *philosophia perennis* überhaupt entgehen können, wenn wir nicht tatsächlich uns lediglich und ohne irgendwelche Einschränkung auf die bloß lexikalische Erfassung aller Wörter eines Textes beschränken.

In unseren Diskussionen wurde mit Leibniz argumentiert. Nehmen wir den ersten Absatz seiner Monadologie als ein Beispiel für das vorher Gesagte. Man kann diese Ausführungen über den Begriff der Monade wohl überhaupt nicht interpretieren ohne Rückbezüge auf Platon und Aristoteles bzw. auf die Frage, wie sich «Eidos» und «Usia» zueinander verhalten, bzw. wie Leibniz dieses Verhältnis von der Tradition «substantialer Form» her interpretiert. Jedenfalls erscheint mir von hier aus die Möglichkeit eines Begriffslexikons gegeben, das sich auf derartige Bezüge einläßt und sie für die jeweilige Aneignung des Benützers bereithält. Im übrigen ist die Gefahr subjektiver Vorurteile oder schulmäßiger Einnengung insofern nicht so groß als allfällige Fehlleistungen dieser Art im Prozeß wissenschaftlicher Forschung ohnehin ihre Kritik finden. Im Grunde stellt sich erst ein solches am Begriff orientiertes Lexikon überhaupt in den Rahmen eigentlich philosophischer Auseinandersetzung. Geschichtsphilosophisch wäre noch daran zu erinnern, daß es nicht möglich ist, eine Lehre auf die Vergangenheit festzulegen, solange nämlich die Tradition weitergeht. Zuletzt ist es philosophisch überhaupt undurchführbar, «ursprüngliche» Lehren von ihrer Wirkungsgeschichte abzutrennen, weil man sie auf diese Weise ohnehin nur negativ von dieser Wirkungsgeschichte her bestimmt. Wenn z.B. in einem vieldiskutierten Problem der Historiker (ein Theologe) sagt, die christliche Verkündigung kenne ursprünglich nicht den philosophischen Begriff der «Ewigkeit», sondern denke bei diesem Wort lediglich an eine kein Ende nehmende Erstreckung der realen Zeit, so weiß er — als Historiker jedenfalls — nicht, was er redet, ganz abgesehen davon, daß unter dieser, von ihm angeblich mit dem ursprünglichen Christentum verkün-

deten Ewigkeit sich noch kein Mensch tatsächlich hat etwas denken können. Denn bei dem so sprechenden Historiker wird das, was eigentlich gewesen sein soll, inhaltlich gerade dadurch bestimmt, daß es negativ von dem philosophischen Denken abgehoben wird, gerade so aber ist es in der wirklichen Verkündigung nicht eigentlich gewesen. Sie verkündete nicht im Namen des gelehrten Wissens unseres Theologen, sondern tatsächlich « ursprünglich », d.h. ohne das Bewußtsein der seither aufgebrochenen und auch zum Teil entschiedenen Denkmöglichkeiten. Mit dieser seiner Parteinahme erreicht daher der Historiker keineswegs das eigentliche Gewesensein, sondern mutet nur uns und sich selber die künstliche Naivität zu, uns dem angeblich ursprünglichen Sinn seiner eigenen Verkündigung zu erschließen.

Mit alledem möchte ich nur angemerkt haben, daß auch Begriffslexika der Philosophie ihren guten Sinn haben und daß die Einwände gegen ein derartiges Vorhaben nicht gewichtiger sind als diejenigen gegen eine bloß an den Wörtern orientierte Lexikographie.

ROBINET J'adore les risques... En effet, c'est un beau risque de rechercher les sens à travers les mots, c'est un trait platonicien, si je ne m'abuse; et je vous répondrai volontiers à la manière de Zarathoustra: « le mot est sur la terre, pourquoi le lis-tu dans le ciel? »

Ceci dit, je suis partisan de prendre des risques. Dans l'attitude de l'historien de la philosophie prudent que je suis, le risque est toujours compensé. Lorsque l'on fait appel à la tradition, effectivement ce n'est que par la comparative lexicale que l'on peut parvenir à tirer des enseignements de nos recherches. Mais lorsque, pour étudier un concept chez Leibniz, je dispose maintenant des index de Sénèque, des index des Kant-Studien, mon travail en est même singulièrement précisé et précisable en rigueur, au nom même de la tradition que vous invoquez. Par conséquent, je vous réponds par la même objection. Je pense que, au nom même de la tradition, vous avez intérêt à préciser le travail en ce sens puisqu'il va vous donner pour l'auteur que vous étudiez, non seulement la tradition passée, mais si j'ose dire la tradition future,

de ce qui vaut pour un terme employé par un auteur. La comparative lexicale a pour premier effet de permettre d'étoffer le lexique d'un auteur par la comparaison avec le lexique des autres auteurs. Et en ce sens, on trouve des renseignements extraordinairement divergents lorsque l'on consulte les index dont je parlais tout à l'heure et il y a beaucoup de thèses à faire là-dessus. Je voudrais vous dire ensuite, que quand vous invoquez le mot « tradition » au sens où vous l'avez fait, j'ai peur que vous ne tombiez sous une hypothèse réductrice qui me semble dommageable. A quoi bon vouloir ramener la « forma » chez Leibniz à ce qu'elle était chez Aristote, ou Platon, pour en faire quoi? un petit pâté, une petite pâte molle? Non, je crois qu'au contraire, ce mot chez Leibniz quand il dit: « Lorsque j'ai réhabilité les formes substantielles », prend un nouveau sens. Mais voulez-vous me dire quel avantage nous aurions à le confondre avec les sens aristotélicien ou platonicien alors qu'au contraire Leibniz ajoute: « J'ai rappelé les formes substantielles, mais je donne à entelecheia, un sens tout à fait neuf, le sens de tous les qualificatifs possibles de la force »?

Nous avons avantage avec ces procédés à détailler le plus possible le lexique selon les différents contextes dans lesquels les termes se situent de manière à bien montrer ces différences. Vous avez cité aussi Hegel et cela m'a beaucoup amusé, parce que lorsqu'on dit que dans la *Geschichte der Philosophie*, Hegel repense toute l'Antiquité et la période moderne à travers les concepts hegéliens, vous avez tout à fait raison; ce qui prouverait que nous avons tous un système de langue sur lequel nous projetons les textes d'autrui et les discours antérieurs et les discours postérieurs. Grâce à cette machine interne, nous avons des possibilités de combinatoire qui sont quand même exceptionnelles et c'est justement le problème qui m'intéresse. Passons à la machine, simple analyse lexicale, les textes de Malebranche cités par Hegel dans le chapitre sur Malebranche de la *Geschichte der Philosophie*; et prenons les textes de Malebranche chez Malebranche. Vous vous apercevrez que vous n'avez pas du tout les mêmes classifications lexicales et vous irez voir alors de plus près ce qui se passe; c'est que toutes les citations de Hegel sur Malebranche sont fausses. Hegel a non seulement martyrisé les textes de Malebranche, mais il a aussi cons-

titué des faux. Il a écrit des faux textes, qui ne sont pas de Malebranche et qu'il attribue à Malebranche. Avec un procédé de ce genre, il est évident que nous pouvons élaborer un dictionnaire philosophique sous l'angle de la logique de l'histoire. Seulement, le malheur c'est que l'histoire n'a pas de logique, et que à ce point de vue, justement, c'est là qu'est la profonde leçon, le profond enseignement de cette différenciation du lexical; elle a un sens métaphysique profond, c'est que la variété de l'être, je parle en métaphysicien, la variété de l'être est poussée à l'infini. Cela nous éloigne beaucoup des perspectives réductrices classiques.

GARIN Premetto che sono d'accordo con molte affermazioni del Prof. Robinet, e che le considero anzi degne di particolare attenzione da parte dello storico della filosofia, il cui compito è soprattutto quello di insistere sulla diversità, sulle « differenze ». Vorrei tuttavia osservare come, ascoltandolo, sono arrivato a concludere che, in base a quanto ha detto, probabilmente non si dovrebbero fare lessici filosofici; e, innanzitutto, per un motivo pregiudiziale di peso notevole: che sarebbero impossibili.

Egli ha rilevato, fra l'altro, che, per quanto riguarda le frequenze, i risultati che il calcolatore dà per uno stesso autore, se tradotto in lingue diverse, sono contraddittori. La cosa, ovviamente, andrebbe approfondita ulteriormente; ma è un rilievo, mi sembra, su cui riflettere, soprattutto quando si pensi, come osservavo stamani, insistendoci di proposito, che i problemi posti dal linguaggio filosofico, e dai suoi mutamenti, sono spesso problemi di traduzione, intendendo il tradurre in senso lato, e cioè come passaggio del termine da un ambiente culturale, o da un contesto di ricerche, a un altro. Il Professor Robinet, anzi, ha sottolineato opportunamente le conseguenze linguistiche profonde derivanti dal fatto che la riflessione filosofica viene via via legandosi a campi di esperienza diversi. Nelle mie ricerche, io stesso ho potuto osservare come, in momenti di particolare importanza delle trattazioni di architettura, o in epoche in cui si occupavano di filosofia della pratica scrittori che erano anche architetti, i termini architettonici divenissero più frequenti, o preponderanti, per indicare strutture economico-sociali e rapporti o concetti etico-politici. Senonché con-

statazioni del genere mi sembravano sottolineare l'opportunità, anzi l'urgenza, di ricerche lessicali molto estese.

D'altra parte, proprio a questo proposito, si presenta un'altra osservazione, anch'essa in realtà preclusiva, del Professor Robinet: un'osservazione, vorrei sottolineare, estremamente importante. Questo legarsi del termine via via a campi diversi, a esperienze che mutano, fa di una parola solo un canale attraverso cui passano significati mobili quanto mutevoli, e che quindi, lungi dal potersi cristallizzare in una qualsiasi forma del loro passato, le parole si proiettano imprevedibilmente verso il futuro. Perciò, piuttosto che rimanere bloccati sul termine — che non è che una sorta di scheletro — converrebbe rituffare la parola « filosofica » nel fluido « mezzo » delle connessioni sempre cangianti con esperienze nuove, discipline scientifiche varie, lingue diverse, recuperando così il suo perenne proiettarsi verso il futuro. Il che, a ben riflettere, mette in crisi non solo il valore delle compilazioni di lessici filosofici, ma, alla fine, addirittura ogni tentativo di storia della filosofia, e perfino ogni discorso sulla filosofia.

Con questo, si badi, non intendo affatto negare le profonde ragioni dei rilievi del Professor Robinet, col quale, anzi, mi sento in tutto d'accordo nel rifiutare un senso univoco alla ricerca filosofica, riconoscendo che proprio la complessità delle connessioni attraverso le quali essa si svolge deve metterci in guardia nei confronti delle « falsificazioni », così spesso operate da chi va facendo violenza agli autori e ai testi — come è appunto il caso a cui si è riferito, a proposito di Hegel, il Professor Robinet.

Senonché, da osservazioni del genere io vedo scaturire piuttosto argomenti a favore della costruzione di strumenti — ovviamente limitati, e da più punti di vista per necessità difettosi — ma che ci aiutino a evitare gli equivoci, ricordandoci le necessità dei confronti, la variabilità dei significati, le difficoltà delle « traduzioni », le nuove accessioni, le trasformazioni. Senza alcun dubbio, i lessici, come le edizioni, proprio perché strumenti, « pratici », che servono, sono provvisori, da integrare, da rinnovare, da sostituire. Essi, tuttavia, consapevolmente costruiti e usati come tali, aiutano appunto a « leggere » i filosofi nella direzione voluta dal

Professor Robinet: recuperando, e non obliterando, tutta la problematicità delle loro pagine.

Di proposito ho insistito sulla compilazione di lessici filosofici come strumenti, sussidi, quali esistono già numerosi in altri campi. In molti interventi, infatti, si è parlato qui di un altro tipo di lavoro, certo importante, anzi fondamentale, ma diverso, di cui la ricerca sul linguaggio dei filosofi, ma non solo dei filosofi, e soprattutto l'uso dei calcolatori, sarebbero mezzi rigorosi e privilegiati per giungere a svelare strutture profonde del pensiero e della personalità. Si sono usate espressioni caratteristiche, del cui peso specifico è bene essere consapevoli, in modo da non confondere campi e tipi di ricerca fra loro diversi, e forse lontani.

Certo, lo studio del lessico consente «comparazioni», e non solo per stabilire le tappe di uno sviluppo storico, ma anche per accertare trasformazioni e nessi riposti. Connessioni costanti fra parole, presenze e assenze, singolarità e così via, sono, senza dubbio, spie di qualcosa di più profondo — e non a caso qualcuno ha parlato in questa sede di «opera di detective», di ricerca (e scoperta) di quello che si mostra «mascherato». Soprattutto la «macchina», con l'«obiettività» — almeno presunta — dei suoi dati e dei suoi procedimenti, è sembrata nello sfondo, a volte, quella che ci avrebbe «scientificamente» rivelato così il segreto del poeta come il ritmo preciso, e la molla profonda, del pensiero del filosofo.

Può darsi; non intendo certo discutere qui delle vie aperte alla ricerca storica e filosofica dai calcolatori. Vorrei esprimere solo una preoccupazione: che, nel nostro discorso, si confonda a volte la questione della utilizzazione migliore di uno strumento (calcolatore) per la costruzione di un altro strumento (lessico) con la ricerca di interpretazioni, di ipotesi, di teorie sul «profondo», o addirittura sull'apparire e l'Essere, e sulle vie d'accesso all'Essere attraverso il linguaggio, la parola. In altri termini, vorrei ricordare che, una cosa è servirsi delle macchine per elencare le parole usate dai filosofi; un'altra cosa servirsi di questi risultati per chiarire il significato delle pagine e delle opere dei filosofi; un'altra cosa ancora elaborare una filosofia delle macchine, o fondata sulle conseguenze che emergono dal loro impiego su testi filosofici, e poetici, o scientifici, per una ulteriore esplorazione della mente (o

addirittura dell'Essere). Tutte cose, ovviamente, lecite, anzi molto interessanti e importanti, ma fra loro diverse — e da considerare distintamente, con chiara consapevolezza delle distinzioni.

E, infine, per concludere, vorrei che le giuste osservazioni del Prof. Robinet sull'impossibilità di una determinazione univoca della filosofia, e sulla difficoltà di separare il vocabolario filosofico da quello matematico, giuridico, politico ecc., non ci inducessero senz'altro ad abbandonare il tentativo di costruire uno strumento di lavoro forse non inutile.

ROBINET Je voudrais dire à M. le Professeur Garin, qu'il me rappelle le fond d'une querelle que j'ai déjà vécue dans un état romain, un état intérieur à la ville de Rome, un jour où me mêlant de ce qui ne me regardait pas, j'avais apporté des notes sur la mise à l'Index de Malebranche au Chef de cet état. Il ressortait dans la documentation principale d'Arnauld, que Malebranche prétendait (ce qui n'était pas orthodoxe, ce qui exigeait qu'on le mette à l'Index) que des miracles, il n'y en avait pas. Or Malebranche n'a jamais dit qu'il n'y avait pas de miracles; mais il a toujours dit que les miracles étaient rares. Pour ma part, je ne crois pas avoir dit, et je regrette d'avoir pu laisser entendre, qu'un lexique intellectuel n'était pas possible; *j'ai dit qu'il était difficile*. Et je n'ai pas voulu accumuler les difficultés pour faire sombrer un navire auquel naturellement je souhaite de réussir; car tous ces éléments que j'ai énumérés me semblent au contraire pouvoir être envisagés très positivement. Et je continue à dire que c'est extrêmement difficile. D'autre part, je ne voudrais pas que mes collègues philosophes qui sont ici, se méprennent sur le sens de mon intervention en ce sens que: premièrement, je suis métaphysicien d'origine et de la pire espèce puisque issu de l'agrégation philosophique française, etc... Deuxièmement, je suis historien de la philosophie et M. Garin sait très bien ce qui m'a amené vers les centres de calcul; c'est que, quand l'édition des œuvres complètes de Malebranche a été terminée, les collègues de philosophie de la commission ad hoc du CNRS, m'ont dit: vous n'avez plus qu'à en faire les index. J'avais envie de faire autre chose et j'ai pensé qu'à ce moment-là peut-être on pouvait par ce

procédé, trouver quelques moyens d'indexer ces vingt volumes qui représentent quand même deux millions de mots qu'il faut classer et qui sont en cours de classement; par conséquent je n'ai pas quitté un seul instant la métaphysique et je pense que mon propre discours vous a permis de voir que j'y appartenais encore.

Ceci dit, ces difficultés viennent du but que nous visons. Et vous avez tout à fait raison, M. Garin, lorsque vous vous interrogez sur ce qu'on pourrait appeler un lexique utile, et sur ce qu'on pourrait appeler un lexique savant. Il ne faudrait pas, effectivement, rompre avec l'utile sous prétexte de chercher du trop raffiné. Mais sur le plan de l'utile, je crois que nous devons faire très attention à la demande qui va être faite de la part des philosophes, concernant ce lexique philosophique du XVII^e siècle.

Le philosophe à l'heure actuelle, s'occupe beaucoup, mes chers collègues, qu'on le veuille ou non, des sciences, des autres disciplines, et même de la politique, et par conséquent, il va attendre d'un dictionnaire philosophique de quelque siècle que ce soit, quelque chose, je dirais, vraisemblablement de plus ouvert du côté du contenu lexical, qu'un simple recueil des mots de la langue, où je ne pense pas que figure le terme « anarchie », ou « politique ». Il y a là, une demande qui va nous être présentée surtout par nos étudiants, surtout par nos jeunes collègues chercheurs, qui ne ressentent peut-être plus la même ambiance culturelle que la nôtre et à laquelle il faut que nous nous apprêtions à répondre. C'est pourquoi je crois qu'il serait très utile, et c'est la réussite magnifique du *Trésor* de Nancy, que dans une recherche de ce genre, nous amenions ces termes philosophiques avec leur signification scientifique et littéraire, et que nous essayons d'exprimer, peut-être même par un peu de synthèse, ce que ces différents emplois pourraient représenter pour l'auteur. Peut-être l'auteur a-t-il même cherché par là à nous dire ce qu'ils avaient de commun? Leibniz s'y est intéressé pour plusieurs verbes qu'il emploie: il a dit en effet que, en divers compartiments de sa combinatoire, le même mot pouvait servir avec des accentuations différentes. C'est au contraire, un élément extrêmement positif du contenu que nous devons fixer, car si nous cherchons à être trop scientifi-

ques, nous attendrons la perfection et les résultats ne viendront pas de sitôt.

Je me permettrai demain matin de vous montrer deux ou trois résultats interprétatifs, je dis bien interprétatifs, non pas documentaires, concernant nos problèmes d'historiens de la philosophie, que l'on peut réaborder par cette simple approche lexicale. Ce sont encore des tâtonnements et que nous n'avons pas pu soumettre à un dictionnaire qui doit être utile, à des recherches de ce genre, pour l'instant.

Vous avez donc tout à fait raison de rechercher une utilité. Nous découvririons sous ce lexique et déjà si le lexique du XVII^e siècle réussit, et notre lexique européen, nous commencerons à voir apparaître ce que j'ai appelé dans *Le Défi cybernétique*, la 'logique du pensant'. N'oubliez quand même pas que c'est l'interprétation du métaphysicien que de rechercher et de ne pas oublier que derrière ces accumulations monstrueuses de mots, il court des significations à travers l'histoire, et qu'il en court parce que notre pensée est justement cette tentative quasi désespérée pour trouver un langage adéquat à notre vision du monde. C'est cela qui, dans ce lexique, peut se refléter. Mais pour moi, la logique du pensant n'est pas une logique numérique mathématique. Elle évoque la logique du vivant de Jacob et c'est en ce sens qu'il y a vraisemblablement une inconscience dans le langage. C'est autre chose qu'une inconscience: c'est la mesure, la rythmique même du langage. Nous sommes tous en train de tâtonner: les champs de M. Delatte, la réponse du collègue de Nancy tout à l'heure sur les associations binaires, nos co-occurrences, toutes ces choses-là, font qu'on essaie de retrouver la sémantique et nous ne disposons pour ce faire que de sémiotique. Or, il faut se refuser à cette solution facile qui consiste tout de suite à dire: « le sémantique est autre part ».